



Virginie  
Coëdelo

Se souvenir  
de nous



Virginie Coëdelo

Se souvenir de nous

© Virginie Coëdelo, 2015

ISBN numérique : 979-10-262-0214-1



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1.

Si peu de temps pour passer de l'effervescence au silence... La salle s'est vidée trop vite, me laissant là, seule, unique survivante au milieu du désordre tranquille d'un dernier jour de cours.

Si peu de temps pour basculer de l'existence au néant...

Juste avant, des paroles lancées furtivement – *Bonnes vacances, Passez un bon Noël, À l'année prochaine, Madame* –, des sourires sincères, des yeux pétillants et puis plus rien, plus un bruit. Maintenant, assise au bureau face à personne, j'aperçois le pire venir à moi sans que le travail puisse me sauver quelques heures au moins, sans courage aucun. Je n'ai pas envie de me lever, de ranger mes affaires, je voudrais rester là, que le temps se suspende dans cette classe où tout est encore possible. Je voudrais tous les faire revenir, leur dire non, vous vous trompez, il n'y a pas de vacances, on se revoit lundi matin, soyez en forme, et surtout essayez de profiter du week-end pour avancer dans vos lectures.

Je voudrais que le temps me suspende ici en attendant que tout s'écroule autour de moi, qu'il m'élève et que je devienne une spectatrice de la vie.

En rangeant ses affaires, Jeanne ne pensa plus à rien pendant quelques minutes. Elle débarrassa le bureau, remplit le cahier de textes, signa sa feuille d'appel puis effaça le tableau. Elle regarda la classe désertée alors qu'elle enfilait son manteau, quinze jours, ce n'était pas si long, après tout. Elle prit son cartable, éteignit les néons et ferma la porte

derrière elle. Désormais, il fallait affronter les collègues et leur réconfort. *Sois forte, ma belle, je pense à toi, courage, prends du temps pour toi, essaie de te changer les idées...* Leurs bonnes intentions étaient touchantes, mais tellement maladroites. Les sourires forcés, les regards empreints de compassion lui rappelaient combien ce qu'elle subissait était dur. Ils cherchaient leurs mots, tout en connaissant leur insuffisance, mais que pouvaient-ils dire de plus? Le plus terrible, c'est que, justement, il n'y avait rien à dire, rien à faire. Il n'y avait qu'à attendre, tourner la page, se reconstruire, continuer à vivre.

Quand Jeanne arriva dans la salle des professeurs, elle se souvint que le proviseur avait convié toute l'équipe à boire un verre, afin de célébrer les fêtes de fin d'année et de partir en vacances dans la bonne humeur. L'ambiance était détendue, des groupes s'étaient formés, les discussions tournaient autour des cadeaux pas encore achetés, des menus pas encore décidés, des valises pas encore bouclées. Jeanne s'imprégna de cette joyeuse ambiance et se dirigea vers Marie, qui lui faisait signe. Elles trinquèrent toutes les deux et Marie déclara : *À la vie, à l'amour, aux vacances bien méritées !* Voilà pourquoi Jeanne aimait tant son amie : elle savait toujours quoi dire en toute circonstance. Elle avait dû lire dans son regard toute la détresse, l'angoisse, la tristesse, pour trouver cette petite phrase anodine, remplie d'espoir et de futilité.

La réception ne dura pas, chacun était pressé de savourer ces premiers instants privilégiés en famille loin du lycée. Avant de partir, le proviseur lança un regard bienveillant vers Jeanne. Elle apprécia le respect et la pudeur de cet homme qu'elle connaissait à peine mais qui avait pourtant tout compris de son désarroi, clairement lisible sur son visage.

Elle rentra chez elle vers dix-neuf heures. La main sur la poignée de la porte, elle espéra trouver celle-ci ouverte et apercevoir Antoine dans la cuisine, préparant le dîner comme si de rien n'était, comme s'il n'était jamais parti. Ils se souriraient pour tout se dire et tout redeviendrait comme avant ; ils boiraient un verre pour fêter leurs retrouvailles et mangeraient le cœur apaisé. Jeanne oublierait alors ses ennuis le temps de quelques heures, tellement heureuse de retrouver son homme, tellement heureuse qu'il ait compris son besoin de l'avoir à ses côtés pour passer l'orage, que leurs problèmes de couple n'étaient pas si graves, que tout allait s'arranger. Tout redeviendrait alors comme avant.

La serrure était fermée à clé, à double tour, telle qu'elle l'avait laissée le matin même. D'un geste automatique, elle y inséra la clé, la tourna deux fois, ouvrit la porte, alluma la lumière de l'entrée, posa son manteau sur un fauteuil. L'appartement était silencieux, vidé de toute présence humaine, sans aucune odeur de dîner surprise, sans vêtement d'homme sur le porte-manteau. Antoine n'était pas revenu, Antoine ne reviendrait peut-être pas. Jeanne ferma les yeux, respira profondément. Elle devait être forte, oublier qu'elle était seule ce soir et tous les autres depuis presque deux mois, que son couple était sûrement condamné à mourir lui aussi, qu'il faudrait un jour ou l'autre envisager de tout recommencer avec quelqu'un d'autre, tout recommencer depuis le début jusqu'au refus de l'engagement, jusqu'au gâchis. Elle eut l'impression à ce moment-là d'être inapte au bonheur, de le repousser volontairement pour être officiellement la plus malheureuse, comme s'il y avait un titre en jeu, une récompense à gagner à tout prix.

Elle refusa de gaspiller plus de temps à ces réflexions qui lui avaient déjà fait passer bon nombre de soirées déprimantes, restant seule dans le

noir à attendre le miracle du retour et du pardon.

Elle alluma la télévision, fit bouillir de l'eau pour une tisane qui constituerait son unique repas. Elle se réfugia ensuite dans le canapé, cherchant un programme qui lui changerait les idées, mais n'y trouva rien de vraiment satisfaisant. Elle se plongea alors dans un roman qui demeurerait inachevé depuis plusieurs semaines, mais les vacances qui se profilaient occupaient trop de place dans son esprit. Ce n'était pas vraiment des vacances qui s'annonçaient, mais une période où elle ne travaillerait pas, une période où son temps libre ne serait consacré qu'à la douleur. Il y avait aussi les fêtes de fin d'année, en famille ou ce qu'il en restait, où l'on ferait semblant d'être joyeux, où l'on s'offrirait des cadeaux pour la tradition, pour des instants de joie très vite évaporés. Jeanne n'avait encore rien acheté, elle voulait trouver un joli cadeau pour sa mère mais n'avait pas d'idée. Elle pensait à une paire de gants ou à une étole en cachemire pour sa tante, une bonne bouteille de vin pour son oncle, un dictionnaire des citations pour son grand-père et un livre de cuisine pour son cousin, qui se décidait enfin à quitter ses parents. Le court inventaire de sa petite famille la fit sourire parce qu'elle aimait profondément chacune de ces personnes.

Mais pour sa mère, elle n'avait aucune idée.

Jeanne finit par se mettre au lit après avoir feuilleté quelques catalogues en quête de cadeaux plus originaux, décidée à se lever tôt le lendemain pour affronter les boutiques à quelques jours de Noël. Se heurter au monde, s'immerger dans une foule anonyme, voilà une idée plaisante

qui lui permit de s'endormir sereinement.

Pour Maman, ce sera du parfum, du Chanel, le plus luxueux des parfums. Ce n'est qu'un cadeau brillant et pailleté pour elle qui n'a plus de lumière dans la peau, pour qui le luxe n'a plus aucun intérêt sinon d'exister encore. Tant pis, ce sera du Chanel quand même, pour le plaisir d'aller dans la parfumerie et dire avec un grand sourire à la vendeuse pendant qu'elle confectionnera le paquet cadeau : « C'est pour ma mère. »

Jeanne se réjouit de sa matinée passée à arpenter les rues en compagnie de ses objectifs précis. Elle avait respecté à la lettre l'itinéraire préparé la veille et n'avait eu en tête que de trouver le bon cadeau pour la bonne personne. Cela lui avait fait du bien de suivre un chemin tout tracé, il lui avait semblé rassurant de savoir précisément où elle allait, quand, comment et dans quel ordre s'enchaînaient les différentes étapes de ce périple qui, elle le savait bien, n'en était pas vraiment un. Elle se félicita d'avoir trouvé du réconfort dans du vécu aussi anodin, d'avoir réussi à supporter les bousculades dans les allées, les clients impatients et grossiers dans les lignes de caisse, les gens pressés d'en finir avec ce calvaire.

De retour chez elle, elle posa ses achats dans un coin, puis envisagea son après-midi avec découragement. Cette matinée avait été une petite pause légère et elle avait su en profiter, mais il fallait désormais aller à la rencontre de la réalité, s'en imprégner pour la faire exister pleinement et arrêter de chercher sans cesse à la détourner de ce qu'elle était : une épreuve. Une épreuve comme tant d'autres personnes en traversent, une épreuve de la vie à surmonter, une épreuve difficile, mais face à laquelle



elle devait rester forte.

C'est au bout du couloir. Je frappe, j'ouvre la porte, Maman est là, heureuse de me voir. Elle se tourne vers moi, me sourit, me regarde avec fierté. Elle est pâle, maigre, fatiguée mais elle est heureuse de me voir. Elle me demande de mes nouvelles, le lycée, Antoine, les cadeaux de Noël. Moi, je ne lui pose pas de questions, je sais que ça ne va pas, je sais qu'elle a mal, qu'elle en a marre de l'hôpital, qu'elle voudrait rentrer chez elle. Alors je lui réponds, je lui raconte ma petite vie, des choses simples qui la soulagent, lui font penser à autre chose. Je lui raconte le dernier jour de classe d'hier, les élèves surexcités, impatients d'être en vacances. Cela lui rappelle des souvenirs, les bons souvenirs du temps où elle aussi a connu ça, les derniers jours de classe avant les vacances. Combien en a-t-elle eu, de vendredis avant les vacances de la Toussaint, de Noël, de Pâques ? Elle ne les a pas comptés bien sûr, elle les a pris comme ils arrivaient, dans la logique du calendrier, dans la logique de la vie. Elle n'a sûrement pas dû le vivre, le mien, celui d'hier. Celui qu'on n'a pas envie de voir s'achever, celui qu'on voudrait interminable, où les élèves ne partiraient jamais de la classe parce qu'on n'a pas envie de voir sa mère mourir, parce qu'on a peur de la voir partir. Elle ferme les yeux un instant en écoutant mes histoires, peut-être qu'elle les imagine siennes tant elles lui paraissent familières, je sens que ça lui fait du bien. Alors, elle se remémore ses derniers jours, les surprises, les cartes de vœux géantes soigneusement conservées, les bouquets de fleurs, les *Bonnes vacances* écrits au tableau. Je n'ai jamais été aussi gâtée, je ne suis pas aussi populaire qu'elle, je n'ai pas trente ans de métier derrière moi, je ne suis pas elle.

J'enchaîne, je lui parle d'Antoine, il n'est pas revenu, je n'ai pas de

nouvelles, je ne lui en donne pas non plus, je crois que c'est fini. *Mais non, c'est à toi d'aller vers lui, il n'attend que ça, je le sais, il veut que tu fasses un pas vers lui comme il en a déjà fait des centaines vers toi, il attend un signe, un signe que tu ne lui fais pas, mets ton orgueil de côté, admets tes torts.* Quand elle me parle, j'ai l'impression de m'entendre, comme une petite voix qui me guide quand je prends le temps de réfléchir à cette histoire. Elle me dit ce que je veux entendre, ce que je me dis déjà, et pourtant, je n'arrive pas à faire ces efforts, c'est plus fort que moi. Je sais qu'il vient régulièrement la voir, il s'arrange pour ne pas me croiser, il connaît mes habitudes. Il lui a dit qu'il m'aime, elle ne me le répète pas mais me le fait comprendre habilement. Ma mère est le seul lien qui nous unit encore. Même malade, elle parvient à rattacher les gens, à les mettre en connexion ; même malade, elle continue à croire en l'amour et en l'être humain ; même malade, elle continue à se soucier de moi comme si de rien n'était. Elle va jusqu'au bout de son devoir de mère parce que, m'a-t-elle dit, c'est aussi ça qui la fait tenir, la vie de sa fille. Je lui promets d'essayer de l'appeler avant ma prochaine visite de lundi, et je sais que ce qui me donnera la force de le faire sera de ne pas la décevoir.

Puis je lui raconte mon périple de ce matin, les boutiques, les cadeaux, la foule, le bruit, la musique, tout y passe dans le moindre détail, je parle et elle m'écoute jusqu'à ce que la fatigue vienne l'envahir à nouveau, jusqu'à ce que je comprenne qu'il est temps de partir. Je m'en vais, soulagée de l'avoir occupée et distraite pendant plusieurs heures, même si les sourires des aides-soignantes me rappellent que j'ai moi aussi besoin d'être soutenue. Elles connaissent bien sûr l'issue de cette maladie, l'ont déjà vécue tant de fois avec d'autres patients, des enfants, des personnes âgées, des pères de famille. Elles voient les proches de chacun